

plus favorables à l'expansion industrielle, confrontée à la concurrence anglaise, puis plus tard allemande, mais aussi aux protestations croissantes des riverains.

Si dans ce contexte la protection des travailleurs et des populations tend à s'effacer au profit d'une industrie chimique conquérante, elle ne disparaît pas totalement. Elle restait toutefois confinée en arrière-plan. Les applications locales de la loi peuvent-elles dès lors se lire comme une protection des pollutions au nom des impératifs économiques de la Nation ? Elles disposaient en tout cas désormais d'un droit. Le décret de 1810 ne sera ainsi révisé que tardivement, et sans qu'en soit véritablement changé l'esprit. Ne pas trop entraver industrie, tel demeure dans le fond l'essentiel d'une justification de l'intervention publique, les industriels réclamant la modification d'une réglementation qu'ils jugeaient toujours plus contraignante.

Certes les plaignants se trouvaient dès lors enserrés dans un carcan administratif, qui rendait sans conteste difficile une issue favorable aux revendications locales. L'auteure montre cependant que la protection des travailleurs et la santé publique finissent par s'imposer à nouveau malgré tout, sous d'autres formes, en adéquation aussi avec l'évolution des sensibilités et la nature des pollutions industrielles. Il faudra plusieurs décennies avant que les médecins et les hygiénistes ne redeviennent des acteurs significatifs de la gestion administrative des nuisances et de leurs conséquences. Ici l'auteure réhabilite par exemple le travail des comités d'hygiène et de salubrité publique. Si leur rôle semble avoir été dans bien des cas insignifiant ou ambigu, voire un peu trop conciliant avec les autorités publiques, elle démontre aussi l'implication réelle de certains d'entre eux, et parfois leur capacité à intervenir dans le cours des affaires locales.

Au demeurant, le propos du livre n'est ni de dénoncer, ni de se focaliser sur les échecs, mais bien de cerner, à partir des pratiques administratives concrètes, les efforts entrepris par des acteurs de plus en plus nombreux afin de réconcilier ce qui s'avère comme profondément contradictoire. Au terme de la lecture, on disposera assurément des éléments les plus solides de cette histoire passionnante, non pas tant finalement des nuisances industrielles elles-mêmes que celle de la régulation d'enjeux dissonants, et dont les pollutions sont les conséquences sanitaires et environnementales.

Michel Letté

Charles-François MATHIS, *In Nature We Trust. Les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2010, 685 p. ISBN : 978-2-84050-577-8. 28 euros.

L'histoire environnementale est un champ d'étude en plein développement. Longtemps peu présente en France, elle a donné lieu à quelques réalisations récentes de grande qualité. Le livre de Charles François Mathis, issu de sa thèse de doctorat soutenue à l'université Paris IV, s'inscrit dans ce champ nouveau. Il s'intéresse à l'émergence, dans l'Angleterre en cours d'industrialisation et d'urbanisation, d'une pensée et de mouvements environnementaux. L'ouvrage repose sur une démonstration diachronique passionnante. L'auteur étudie d'abord les « premiers combats » au XIX<sup>e</sup> siècle – avec la défense des droits de passage et des communaux ou la création des premiers parcs – qu'incarne notamment la figure tutélaire du poète Wordsworth

et sa pensée environnementale « avant-gardiste ». Par la suite, face à l'aggravation considérable des pollutions de l'air et des eaux, un processus croissant de professionnalisation voit le jour, qui aboutit à l'essor des mouvements environnementaux et de luttes contre la pollution.

Mais jusqu'aux années 1870, l'Angleterre veut avant tout rester une nation industrielle car c'est de là qu'elle tire sa puissance, et cette prégnance de la culture industrialiste explique la prudence des autorités et des premières réglementations. Dans ce contexte, le mouvement environnemental demeure marginal et peu audible, même s'il prépare le terrain aux évolutions futures. L'essor de l'environnementalisme proprement dit n'a lieu que dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle alors que le sentiment de déclin s'empare des Victoriens. Les promesses de l'industrialisation semblent déçues; la nostalgie pour l'ancienne Angleterre verte et rurale prend de l'ampleur. Les années 1870 voient donc un véritable tournant avec la montée en puissance d'une « conception sentimentale » de l'environnement naturel. À la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les associations « environnementales » de diverses tendances se multiplient alors que la science écologique naît, et elles obtiennent le soutien de plus en plus net du reste de la société. L'auteur reconstitue très bien les multiples tendances qui traversent ce milieu foisonnant, entre les associations « réformatrices » et modérées et les « utopistes » des communautés anarchistes.

L'un des intérêts majeurs de ce livre est de proposer une synthèse en français du cas anglais, sans doute le mieux connu en raison de l'abondante bibliographie sur ces questions et de la précocité des débats et des expériences outre-Manche. Il s'agit d'abord d'une histoire culturelle, fondée sur un vaste dépouillement des sources imprimées et sur une très bonne connaissance de la bibliographie anglaise et nord-américaine sur le sujet. S'appuyant notamment sur les recherches importantes de Peter Brimblecombe, Christopher Hamlin ou Stephen Mosley, Charles-François Mathis propose une vaste fresque où se combine l'étude des organisations, de la pensée de quelques figures comme Morris ou Ruskin et de l'évolution de la législation. L'une des forces du livre est d'adopter une perspective large en tentant de tenir ensemble l'étude des luttes contre les pollutions et celles en faveur de la protection de la nature même si, comme il le montre, les deux mouvements répondent à des logiques distinctes. Par ailleurs, l'ouvrage est très bien présenté, il contient un index, une chronologie et un recueil de notices biographiques qui en feront un instrument de travail très utile. Il est par ailleurs remarquablement illustré avec des reproductions en couleurs de documents divers – des photos, des peintures, des caricatures – et de nombreux extraits de sources soigneusement traduits et commentés. Autant d'éléments qui font d'ores et déjà de ce livre une mine d'informations et une synthèse précieuse.

Quelques interrogations naissent toutefois au cours de la lecture. À force de partir en quête des « précurseurs » en « avance sur leur temps » et des premiers combats environnementaux, l'auteur semble parfois céder à une approche téléologique qui risque de simplifier à l'extrême les situations passées. En s'intéressant à quelques « affaires » spectaculaires mettant aux prises des personnalités hors-normes qui s'expriment dans l'espace public, ne risque-t-on pas de rendre invisibles les configurations plus quotidiennes, les négociations multiples à travers lesquelles étaient pensés l'environnement et les nuisances industrielles? Ce problème apparaît en particulier

dans l'usage que l'auteur fait des concepts « d'environnement » ou « d'environnementalisme » qui auraient sans doute mérité plus de développement que la seule note 25 de la page 27. Par ailleurs, à l'heure de la montée en puissance des approches comparée et connectée, l'auteur aurait sans doute pu discuter davantage la thèse de Richard Grove, qu'il évacue brièvement en introduction, sur les liens entre impérialisme et montée en puissance des préoccupations environnementales en Angleterre<sup>12</sup>. On peut aussi s'étonner de ne jamais voir citer les travaux d'E. P. Thompson, qui a tant fait pour introduire une approche sensible de la « révolution industrielle » et des luttes qu'elle a suscitées en Angleterre, et qui a rédigé la première grande biographie de William Morris. Il est tout aussi étonnant que l'auteur, qui s'inscrit pourtant explicitement dans le champ de l'histoire des représentations, ne cite à aucun moment les travaux d'Alain Corbin sur l'histoire des sensibilités et des paysages. Il aurait enfin pu être utile de mettre le cas britannique en perspective avec la situation française qui est de mieux en mieux connue. Ces quelques interrogations n'enlèvent évidemment rien à l'intérêt de ce livre à la fois dense, clair et informé, qui constitue une contribution majeure pour comprendre les réactions de la société britannique, et au-delà européenne, à l'industrialisation conquérante.

François Jarrige

Anne F. HYDE, *Empires, Nations, and Families. A History of the North American West, 1800-1860*, Lincoln (Neb.), University of Nebraska Press, 2011, 628 p. ISBN : 978-0-8032-2405-6. 45 dollars.

Les Presses universitaires du Nebraska ont lancé il y a une dizaine d'année, sous la direction de Richard Etulain, un vaste projet : une histoire de l'Ouest américain en six volumes, la première en son genre alors qu'abondent déjà les synthèses plus courtes sur le même sujet. Le premier volume, paru en 2003 et œuvre de Colin Calloway, avait fait date et est considéré comme un classique<sup>13</sup>. Voici maintenant le deuxième opus, et l'on est en droit d'espérer qu'il ne s'écoulera pas de nouveau huit années avant de lire le troisième. Anne Farrar Hyde prend donc en charge la période 1800-1860, et, il faut le dire d'emblée, elle offre là un grand livre, indispensable à quiconque veut aborder l'histoire américaine comme à tous ceux qui veulent comprendre comment travaillent aujourd'hui les historiens américains.

En embrassant l'historiographie récente et en n'hésitant pas à effectuer un véritable travail en archives – effort rare dans la production de synthèses, et qu'il faut donc souligner –, Anne Hyde produit un récit de l'Ouest qui renverse les trames narratives habituelles et offre des perspectives d'une grande richesse, sur lesquelles il faudra désormais s'appuyer. Trois choix de sa part sont à souligner. D'abord celui de réaliser une histoire de l'Ouest nord-américain et non de l'Ouest américain seul, en prenant acte du fait que les frontières nationales n'ont pas de sens au début du XIX<sup>e</sup> siècle et n'en acquièrent que lentement, et qu'il convient dès lors d'écrire une histoire des *borderlands*, de ces zones d'indécisions, de rencontres et de reconfigura-

12. Richard Grove, *Green Imperialism: Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism 1600-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

13. Colin G. Calloway, *One Vast Winter Count. The Native American West before Lewis and Clark*, Lincoln (Neb.), University of Nebraska Press, 2003.